

# Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

Au bout de quelques minutes, elle se releva, plus calme, et se mit à écrire:

"Mon bien-aimé. Je connais, depuis quelques minutes, le sacrifice énorme que vous avez fait pour l'amour de moi. Je sais que vous avez abandonné tout: votre père, la fortune qu'il vous laissait et la perspective d'un brillant avenir. Je suis fière et heureuse de vous avoir inspiré une telle affection. Mais quelque grande que soit la mienne, je ne puis accepter de jeter le trouble et la tristesse dans une famille jusqu'alors unie. Votre père vient d'avoir un chagrin cruel en perdant sa fille, votre sœur. Il ne faut pas que vous l'abandonniez aussi et surtout à cause de moi. Il ne le faut pas."

"Je vous dis adieu ici, mon aimé, de loin, parce que de près je n'en aurais peut-être pas la force. Adieu, Guy! Adieu, Mark! Adieu! Je vous remercie du bonheur que vous m'avez donné, et que je n'espérais pas en toute ma vie. Je garderai votre bagne, en souvenir, si vous voulez. J'aurais trop de peine à m'en séparer. Adieu! Adieu! Adieu!"

"Votre Mona."

La jeune fille s'échappa ses yeux et s'habilla pour porter elle-même sa lettre à l'atelier de Mark, dans Bloomsbury. Elle savait que la poste ne la distribuerait pas le jour même et ne voulait pas lui laisser la chance de venir le soir à Quetta Street. Mais elle avait à peine fait cinquante mètres qu'elle rencontra un gamin, fils d'un de ses voisins, qui se chargeait pour quelques sous de sa commission. L'enfant partit de toute sa course et disparut bientôt.

Et Monica, qui venait de mettre une infranchissable barrière entre elle et le bonheur, allait rentrer, lorsqu'un vendeur de journaux passa devant elle en criant:

"Demandez le Star. Dernières nouvelles! La mort du millionnaire Tangye!"

Elle fut obligée de se soutenir à une muraille pour ne pas tomber. Tangye était mort!

Pour Bartle, qui venait de lui faire tant de mal, il regagna son domicile, assez satisfait de lui-même, lorsqu'il croisa, comme la jeune fille, les vendeurs de journaux du soir.

Il s'arrêta net. La mort du millionnaire avait autant de signification pour lui sans doute, que pour la fille du vieux Ben.

XXXVIII  
LE PLUS LONG CHEMIN.

En tombant à l'eau Robert Tan-

gye s'enfonça rapidement. Mais il était assez vigoureux encore et remonta à la surface. La Mandchuria avait déjà gagné une centaine de mètres; les passagers étaient tous penchés sur les bordages, cherchant à se rendre compte de ce qui était arrivé, et le cri: "Un homme à la mer!" n'arriva pas à ses oreilles, couvert qu'il était par l'intense bouillonnement du sillage.

"C'est fini! murmura-t-il. Et, à bout de force, il s'abandonna en criant: — Calvert! Sois maudit! A ce moment même, une main vigoureuse le saisit par le cheveu, une main qui le soutenait comme s'il n'eût pas été plus lourd qu'un enfant. Tangye croyait à la présence d'un marin qui avait plongé pour venir à son secours.

Le groupe humain s'avavançait. Un brouillard léger planait sur la mer. La direction faisait défaut. Et le dévouement retardé pour le millionnaire se serait produit au bout de peu de temps si un caboteur, traînant une barque derrière lui, n'était venu à passer lentement, couvrant la route des naufragés à quelques mètres.

Tous deux, silencieusement, redoublèrent d'énergie. Robert Tangye put accrocher d'une main le bord de la barque. Son compagnon lui poussa et s'y lança à son tour. Puis il tomba sur une banquette, à bout de souffle. Les nageurs subirent alors l'intense réaction des efforts surhumains qu'ils venaient de faire, et tombèrent sans connaissance, au fond de l'embarcation.

Cependant, la Mandchuria faisait rentrer ses balançiers, et le temps réglementaire des recherches des passagers, représentait sa route vers la baie de Biscaye.

Le sauveteur du roi du platine reprit le premier ses sens. Il jeta un regard sombre sur son compagnon, attira le canot sous la poupe même du caboteur, et ayant saisi un cordage, s'élança sur le pont avec une agilité qu'on n'aurait point attendue de son âge. Robert Tangye restait étendu comme un cadavre au fond de la barque.

L'homme de barre, en voyant embarquer ce passager pour le moins imprévu, crut à une apparition surnaturelle et se mit à crier:

— Un homme de barre, en voyant embarquer ce passager pour le moins imprévu, crut à une apparition surnaturelle et se mit à crier:

— Un homme de barre, en voyant embarquer ce passager pour le moins imprévu, crut à une apparition surnaturelle et se mit à crier:

— Un homme de barre, en voyant embarquer ce passager pour le moins imprévu, crut à une apparition surnaturelle et se mit à crier:

Robert Tangye, toujours inanimé, fut hissé à bord du caboteur. On le transporta dans la cabine du capitaine, où les soins les plus actifs

lui furent prodigués. Bientôt il ouvrait les yeux et demandait d'une voix faible:

— Où suis-je. — A bord du Solitaire, qui fait route sur Londres avec un chargement de pierre. Avalez-moi ce verre de cognac; ça vous réchauffera l'intérieur. — Oui. Je me souviens, dit-il. J'ai failli périr. L'homme m'a sauvé. Où est-il? Comment va-t-il? — Un homme entra dans la cabine. Robert Tangye lui tendit la main dans un mouvement instinctif et sincère.

Puis il eut comme une exclamation de terreur et laissa tomber sa main. — Lui?... murmura-t-il. — Morton, grave et sombre, se tenait debout devant la couchette où Robert Tangye était encore étendu. Les deux hommes se dévisagèrent silencieusement pendant quelques secondes, tandis que les marins, autour d'eux, s'étonnaient de leur attitude, peu habituelle entre un naufragé et son sauveteur.

Morton, le premier, rompit le silence.

— A quel endroit? Je la Mandchuria sommes-nous exactement? — Presque en vue de Portland, répondit le capitaine du caboteur. — Relâchez à Weymouth... cinquante heures pour vous, et nous pourrions consulter votre armateur sur le prix de notre passage. — Relâchez à Weymouth... cinquante heures, répondit le marin; les avez-vous les cinquante heures? — Morton les lui mit silencieusement dans la main.

— Bien. Toute la voile, garçons! Nous serons à Weymouth pendant la nuit.

Le Solitaire changea rapidement sa route.

Morton avec Tangye, lui dit à voix basse:

— Vous avez essayé de tuer et je vous ai sauvé. Vous étiez-vous demandé pourquoi?

— Pourquoi? dit le millionnaire, frissonnant.

— Parce que votre existence n'est pas à vous, reprit implacablement Morton. Elle m'appartient et je prétends en disposer comme je l'entends. Si vous me la volez, je me vengerais sur vos enfants. Combattre, s'il y a un cœur d'homme dans votre carcasse tremblante. Laissez pour votre argent, pour votre femme, pour vos fils. Vous savez maintenant quel est celui qui vous parle.

Tangye, immobilisé par la peur, levait des mots sans suite. — La femme s'appelle Morton. — Combats, lâche! N'essaie pas de sortir de la vie par une porte dérobée. Tu as les millions, j'ai les miens. Les miens sont honnêtement gagnés; mais les autres restent égaux. Si je le puis, je le réquirai à la misère. Faissons autant de moi, si tu peux. A bientôt.

Le petit vieillard remonta sur le pont. Il y rencontra le capitaine. — J'ai changé d'avis, lui dit-il. Nous irons à Londres. Il y a cinquante heures pour vous et rien pour l'armateur. Mon idée est de laisser croire un peu plus longtemps à mes neveux qu'ils hériteront de quelques millions. La farce est bonne n'est-ce pas? Je me promets de bien rire de leur désappointement quand ils me verront resuscité.

Le capitaine le regardait, ébahi. — C'est entendu, n'est-ce pas? Nous allons à Londres par le chemin le plus long? Il faut rire un peu dans l'existence.

XXXIX

## BERNARD TANGYE S'AMUSE

Bernard Tangye déjeunait sans conviction.

Vers la fin de son repas, un garçon lui remit une carte de visite: Isaac Muncaey.

— Cette personne demande à vous parler, monsieur. — Bernard songea.

— Un diable ai-je entendu ce nom là? — A quoi ressemble cet homme? demanda-t-il au garçon.

— Figure ordinaire, monsieur. Par-dessus. Beaucoup de bijoux.

— Faites monter chez moi, dit nonchalamment le fils du millionnaire.

Il monta lui-même sans se presser, mais ne put retenir une exclamation de surprise en reconnaissant son visiteur.

— Vous ici! s'écria-t-il. — Pour une petite affaire, monsieur, si cela peut vous être agréable.

Bernard Tangye le fit entrer et lui offrit un siège.

— Veuillez me dire l'objet de votre visite. Mais, auparavant, voulez-vous accepter un whisky-soda? — Avec beaucoup de plaisir, monsieur.

Les deux hommes préparèrent

leur boisson et Muncaey vint droit au fait.

— Monsieur, dit-il, je viens à vous au sujet d'un billet souscrit à M. Morton. Quinze cents livres, si vous vous souvenez.

— Je me souviens parfaitement, mais je me demande, monsieur Muncaey, ce que vous pouvez avoir à faire avec ce billet?

— J'en suis porteur, monsieur, et je suis chargé de le recouvrer.

— Diab! fit Bernard Tangye. Et pourquoi, cher monsieur, ne laissez-vous pas M. Morton faire ses recouvrements lui-même?

— C'est que je lui suis très devoué, cher monsieur, pour des raisons particulières.

D'ailleurs, M. Morton a dû vous écrire pour annoncer que je vous ferais visite en son nom, car il avait à s'absenter de Londres.

Je n'ai pas connaissance de la lettre dont vous me parlez, répondit assez vivement Bernard.

— C'est sans doute, monsieur, parce que le temps vous a manqué pour dépouiller votre courrier, reprit Muncaey.

— Possible. Très possible. Sous allons voir.

Le jeune homme ouvrit quelques enveloppes au hasard.

— Voici, en effet, la lettre de M. Morton, déclara-t-il. Après?

— Après, monsieur, mais c'est tout simple. Vous allez me remettre l'argent et je vous remettrai l'effet en échange.

— Il n'en sera rien, du moins pour le moment, mon cher monsieur Muncaey. Je me possède pas actuellement la moitié de vos quinze cents livres, ni même la moitié de cette moitié. Mais j'y songe. Pourquoi ne me prêteriez-vous pas, vous-même, avec mon héritage comme garantie?

Muncaey secoua la tête.

— Absolument impossible, cher monsieur. Je suis devenu, à M. Morton, comme j'avais à l'instant même l'honneur de vous le dire et il m'a formellement défendu de traiter avec vous une affaire de ce genre.

Donnez-moi deux jours, dit Bernard. En deux jours, j'aurai trouvé de l'argent par un moyen ou par un autre.

— Deux jours? s'écria l'ancien banquier du tripod où le jeune homme s'était fait si rudement étriller. Soit. Je reviendrai dans deux jours.

Il acheva posément son whisky-soda, salua correctement et sortit. Bernard, résistant à un restant de méfiance, le suivit bientôt. Puis il se mit à marcher rapidement dans le Strand.

Tout à coup, il rencontra un canotier qui courait en sens inverse de sa route et qui criait à plein gosier:

— Le Pall Mall! Les dernières nouvelles! Demandez la mort épouvantable du "roi du platine"! Robert Tangye mort en mer! Le Pall Mall!

Mort du millionnaire Robert Tangye.

LA TRAVERSEE DE LA "MAND-CHURIA"

UN DRAME EN MER.

Bernard resta quelques instants méditer, sans songer même à lire les détails de l'article nécrologique. Ces détails étaient d'ailleurs peu nombreux. Ils faisaient allusion, très pompeusement, à la possibilité d'un suicide, et mentionnaient une tentative de sauvetage au cours de laquelle un homme aurait perdu la vie.

Le fils du millionnaire sauta dans un cab et se fit conduire au bureau de son père. Il se présenta vers Bartle.

— Vous savez?... lui cria-t-il. — Malheureusement oui, répondit avec respect le secrétaire. (Bartle connaissait la teneur du testament du millionnaire. C'est un coup bien dur pour moi, monsieur Tangye, et plus douloureux encore pour vous.)

— Oui, répondit vaguement le jeune homme. Vous savez, monsieur Bartle, comment les affaires de mon père sont arrangées?

— Je crois que la majeure partie de ce qu'il avait vous revient.

Bernard Tangye ne put dissimuler tout à fait un soupir de soulagement fort expressif.

— C'est bien ce que m'avait laissé entendre mon père lui-même, dit-il; mais je n'en étais pas certain.

— Je crois que vous pouvez en être certain, maintenant, monsieur, affirma Bartle en accentuant son respect.

— Je pense, monsieur Bartle, que je ne pourrai disposer de rien avant que le testament soit homologué.

DEMANDE.— On demande des commis voyageurs faisant des affaires avec les vendeurs d'automobiles et les quincailliers (hardware) pour se charger de la vente sur un territoire exclusif, avec garantie, de lampes électriques sur la base d'une commission. Proposition attrayante, bonne commission. Faites savoir le territoire traversé. The Reflex Ignition Co., Cleveland, Ohio.

gué et l'aventure fait? — De rien d'important, monsieur; je pense comme vous. Cependant, s'il ne s'agissait que de petites sommes... de ce que vous êtes habitué à considérer comme votre argent de poche.

A Continuer.

## Chassez les Moustiques

AVEC Goodnight

Réjouissant, agréable — sentant comme une forêt de pins. Bon pour les poignets et guérissant les maux éventrés par les trottinements. Garantie pour chasser les moustiques ou votre argent vous est rendu. Si concentré que quelques gouttes sur les maux et le visage suffisent. Ne tache ni la toile la plus fine. Une bouteille de 20c dure plus d'un mois. Aussi recommandé comme préventif contre les mouches, les punaises, les puces, etc. Chez votre pharmacien ou écrivez à The Ve-O-Pine Co., MONTGOMERY, ALA.

## Un Changement pour le mieux

ET DES BOULEIERS AUX COTES SOULAGEES EN PRENANT DU CARDUI, LE TONIQUE DE LA FEMME, DIT UNE DAME DU TEXAS.

Kemp, Texas. — Mme Minnie Cheek, de cette ville, écrit: "Je souffrais de douleurs aux côtes, et parfois ne pouvais rester debout. Je ne pouvais pas faire mon ouvrage. Je faisais ce que qu'il fallait qu'il soit fait. J'avais un médecin qui me donna des médicaments, qui ne me faisaient aucun bien, et il me conseilla une opération. J'avais le sujet de Cardui dans l'Almanach de l'Anniversaire des Dames, alors je me suis décidée à en prendre. Après avoir pris une bouteille je me sentis mieux. Je pris 9 ou 10 bouteilles, et depuis je suis parfaitement bien."

Je recommande Cardui à toutes les femmes qui souffrent. Quand mon mari dit au Dr. — notre médecin de famille, que je prenais du Cardui, il me dit que c'était un bon tonique. Je ne cessai jamais d'en faire les plus grands éloges. Il rebâtit mon système et me fortifia plus que tout ce que j'avais fait."

Cardui est un tonique végétal seulement, composé d'ingrédients qui ont été reconnus par des auteurs de médecine, par plusieurs années de labeur pour le traitement des souffrances particulières aux femmes, et des milliers de lettres volontaires, semblables à celle-ci, sont reçues annuellement des femmes qui ont pris Cardui, prouvant que ceci est absolument vrai.

Si vous êtes faible par des maux de femmes, essayez Cardui, le Tonique de la Femme. Chez tous les droguistes.

## Botin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1873. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildestein; Secrétaire, A. J. Bonnemier; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers: Président, Emile J. Euey; Vice-Président, F. Sumery; Secrétaire, René F. Clere. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1860, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Cazabonne; Secrétaire, Paul Vanderborge. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Laudumy & Cie, 112 Rue des Remparts.

L'Alliance Franco-Louisianaise, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Euey; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrivière; Trésorier, Mlle Amélie Puzol; Secrétaire, Mlle M. Despans. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1894. Officiers: M. le Consul de France du Président, Honneur: Président, H. La Société Protectrice des Laitiers, J. Prouy; Vice-Président, F. Laidou; organisée en 1879. Incorporée en 1881. Officiers: Président, John rier, A. Gahard, Local social: Bordes; Vice-Président, N. Charouchez F. Lafaudumy & Cie, 112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazabot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

L'Aténée Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président, Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Dural; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixes par le comité local des réunions aux bureaux du Président, Banque Hibernia.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildestein; Premier Vice-Président, Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabozies; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le 3ème vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 140 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darrivière; Secrétaire aux minutes, A. Daste; Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianais, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Euey; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

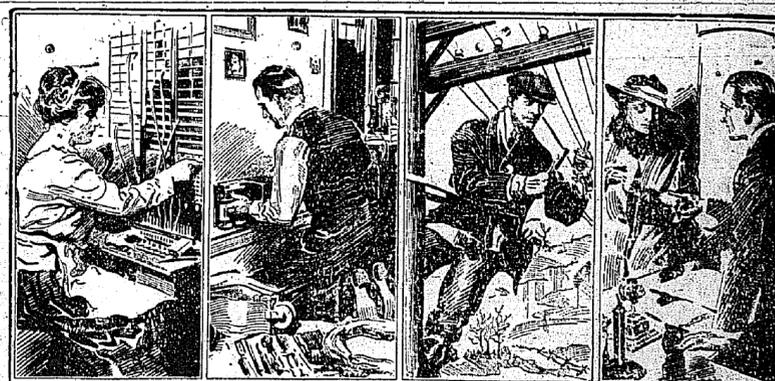
Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darrivière; Trésorier, Mlle Amélie Puzol; Secrétaire, Mlle M. Despans. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1894. Officiers: M. le Consul de France du Président, Honneur: Président, H. La Société Protectrice des Laitiers, J. Prouy; Vice-Président, F. Laidou; organisée en 1879. Incorporée en 1881. Officiers: Président, John rier, A. Gahard, Local social: Bordes; Vice-Président, N. Charouchez F. Lafaudumy & Cie, 112 Rue leau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazabot. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois, de la société.

Hold-Tight Hair Nets. "Hold-Tight" hair nets enjoy an enviable national reputation and the friendship of millions of women. "Hold-Tight" hair-nets are made of the finest real human hair. All shades. EVERY "HOLD-TIGHT" HAIR NET GUARANTEED TO MONEY REFUNDED, OTHER AT YOUR FAVORITE STORE, IF THEY CANNOT SUPPLY YOU, WRITE US. STATE COLOR AND SHAPE. ADOLPH KLAR, 221-43 AVENUE, NEW YORK.

"BLUE BONNETS" The Anticlot of New Fabric. The exquisite quality of this new cloth is only equaled by its practical utility. It is unexcelled in its firm full bodied and wonderfully durable. Wash without wrinkling; repels dust, launders beautifully. Absolutely dye fast. Entirely suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings. If your dealer doesn't carry "Blue Bonnets" send us this ad with name of dealer and we will send him samples and order form at once. LESHNER WHITMAN & CO. Inc., 681 Broadway, N. Y.

WRIGLEYS All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find — it is on sale everywhere. Look for, ask for, be sure to get WRIGLEYS The Greatest Name in Goody-Land. Flavor Lasts. Wrigley's Spearmint, Doublemint, Juicy Fruit.



## The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees — what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Workrooms are healthful and attractive, every possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell System, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rules throughout the Bell System.

No one of these messages can be put through by an individual employee. In every case there must be the complete telephone machine or system in working order, with every manager, engineer, clerk, operator, lineman and installer co-operating with one another and with the public.

An ample reserve fund is set aside for permanent accident and sick benefits and insurance for employees, both men and women. "Few if any industries," reports the Department of Commerce and Labor, "present so much or such widely distributed, intelligent care for the health and welfare of their women workers as is found among the telephone companies."

The Bell System has attracted the brightest, most capable people for each branch of work. The training is thorough and the worker must be specially fitted for his position.

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY AND ASSOCIATED COMPANIES

One Policy One System Universal Service